

**Christian Millau : «Lawrence et Malraux ont-ils été complices de leur légende ?»,  
*Bulletin de Paris*, n° 64, 31 décembre 1954, p. 8.**

Les noms de Lawrence d'Arabie et d'André Malraux ont été trop souvent associés pour qu'on ne s'étonne guère de voir la légende de ces deux «aventuriers magnifiques» dépouillée presque simultanément de son caractère héroïque.

Lawrence, qui jouit en Grande-Bretagne d'une dévotion quasi mystique, a trouvé en la personne d'un de ses compatriotes l'adversaire le plus tenace et le moins prêt à sacrifier au respect dû à la gloire. Pour M. Aldington<sup>1</sup>, le créateur de la Ligue Arabe n'a été, en effet, rien moins qu'un imposteur. Sous-lieutenant en 1914, il avait acquis ses galons de colonel en 1917, grâce à la complaisance de quelques amis et s'il resta si longtemps en Arabie, ce n'est pas tant pour y vivre «dangereusement» que pour y partager la couche de jeunes guerriers gracieux dont les charmantes soutanes fleuries et les cheveux bouclés sont en quelque sorte à l'origine de la création du royaume de Transjordanie.

Quant à la célébrité de Lawrence, elle n'aurait été qu'un accident. Un conférencier américain, faisant dans le Proche-Orient une tournée de propagande, rencontra l'aventurier anglais et se laissa séduire par son faste et ses hâbleries. Dans l'espoir de tirer profit de la gloire qu'il allait créer de toutes pièces, il aurait habilement donné aux imaginations de Lawrence les dimensions d'une épopée. Le héros national anglais n'aurait été rien d'autre qu'une victime consciente de la publicité. Finalement, comme l'a fait remarquer Pascal Pia, il s'agirait davantage d'une mystification que d'une imposture.

Par cette complaisance à laisser se développer autour de soi une légende héroïque, on rejoint le thème central d'un ouvrage, encore inédit en France, qu'un professeur de

---

<sup>1</sup> *Lawrence l'imposteur* (Amiot-Dumont, éditeur).

littérature française à l'Université de Columbia, W. M. Frohock, vient de consacrer à André Malraux<sup>2</sup>.

Entre les deux hommes qui n'ont eu d'autre sujet que leur propre vie ou l'image qu'ils voulaient en donner, marquons cependant une différence capitale. Alors que chez le premier, c'est de l'effort d'une volonté réfléchie qu'est née la légende, chez Malraux, elle a grandi, semble-t-il, d'une façon presque autonome, profitant du mutisme derrière lequel il abrite les secrets de son existence et trouvant sa nourriture dans la matière romanesque de récits prétendument autobiographiques.

On conviendra avec M. Frohock que s'il est vrai qu'à l'exemple de son héros, Vincent Berger, Malraux fuit la légende (sa peur des journalistes peut le faire croire), sa célébrité est l'échec le plus éclatant de sa carrière.

Le critique américain déclare que toutes les relations biographiques sur Malraux sont fausses. Il s'avoue lui-même incapable d'en dresser une qui soit complète.

Ce brouillard épandu sur la vie du romancier n'est pas fortuit. M. Frohock ne croit pas que Malraux soit la dupe de sa légende mais au contraire qu'il l'encourage par son silence. D'ailleurs, peut-on rêver personnage se prêtant mieux à un pareil jeu, lui dont Maurice Sachs écrivait : «Il porte un irrésistible air d'aventure, de décision, de mélancolie» ? Il n'est évidemment pas très recommandé de se fier aux jugements de Maurice Sachs mais il n'est pas certain qu'il le soit beaucoup plus de suivre l'opinion générale d'après laquelle l'auteur des *Conquérants* et de *La Condition humaine* aurait été le témoin d'événements qu'il aurait personnellement vécus. En se retranchant derrière son silence, Malraux accrédite toutes les versions fantaisistes de ses aventures comme s'il craignait que l'on fit un sort trop rapide à cette formule qui lui tient tant à cœur : «La réussite d'un homme d'action est celle de son action, non la preuve de son aptitude à l'action...»

Ainsi pour M. Frohock, ce n'est pas grandir l'œuvre de Malraux que de la définir comme l'a fait Gaëtan Picon comme «la rencontre d'un homme et de son destin réel».

---

<sup>2</sup> *André Malraux and the tragic Imagination* (Stanford University Press).

Si *Les Conquérants* et *La Condition humaine* sont empreints d'une violence atroce, c'est parce que le monde romanesque de Malraux doit être violent pour être complet et non simplement parce qu'il a vu des horreurs et des tortures lorsqu'il était en Orient.

M. Frohock prend pour premier exemple *La Voie royale*, qui est le récit d'une expédition faite par Malraux dans la jungle indochinoise, et dont les risques donnent au jeune archéologue, Claude, la chair de poule... En vérité, cette région de Banteaï-Srey était habitée depuis longtemps par des blancs et en 1924 des avions français y atterrirent. Le risque de morsures d'insectes et de fièvres n'y est pas plus grand, assure M. Frohock, que dans n'importe quelle capitale du Sud-Est Asiatique. Quant aux indigènes, ils n'y sont pas plus dangereux que ceux des autres régions...

«Rien, ajoute-t-il, ne nous suggère que cette expérience cruciale impliquait cette sorte d'audace que ses romans nous font associer à son nom.»

*Les Conquérants*, publiés deux ans après *La Voie royale*, en 1928, sont généralement considérés comme étant un document sur l'activité révolutionnaire en Chine et en particulier sur «l'affaire de Canton» qu'il décrit d'une manière si vivante.

Le roman commence le 25 juin 1925 et finit le 18 août. Or, à cette époque, Malraux se trouvait à Saïgon où, depuis le mois de juin, il signait régulièrement des articles dans le journal nationaliste *L'Indochine*. Il est peu probable qu'il ait pu diriger son journal de loin, d'autant plus que ses articles étaient des réponses à d'autres articles parus dans la presse indochinoise la veille ou l'avant-veille. Certes, à partir du 11 août, *L'Indochine* avait cessé de paraître, mais même s'il était parti pour la Chine à cette date-là, il n'aurait pu être le témoin des événements capitaux qu'il rapporte.

Donc, estime M. Frohock, si les critiques, en lisant *Les Conquérants*, ont pensé découvrir une aventure personnelle directement transcrite, c'est que Malraux était, à partir de Saïgon, en contact avec les services de propagande de Borodine qui avaient intérêt à informer les groupes subsidiaires du Sud-Est des progrès du communisme en Chine. L'imagination et le talent devaient faire le reste.

Mais si on les compare à *La Condition humaine*, *Les Conquérants*, affirme l'auteur américain, feraient presque croire qu'il s'agit d'une relation vécue.

Dans *La Condition humaine*, les détails géographiques et l'atmosphère de Shanghai sont à ce point imprécis que n'importe quelle autre ville ferait aussi bien l'affaire... Nous sommes loin de cet «accent de vécu» que relève Gaëtan Picon pour qui une allusion aux rues «avec leurs échoppes où veillent des marchands immobiles entre des piles de bols bleus» suffit à prouver que Malraux «a vu tout cela avant de le décrire».

Mais ce n'est pas seulement le pittoresque qui est en cause; le récit lui-même ne serait pas fidèle à l'histoire de l'insurrection. Malraux montre ses héros, à la fin du premier jour du combat, dérouterés par la mauvaise tournure que prend la lutte. Tchang Kaï Chek, qui reste dans la coulisse, ordonne aux communistes de rendre leurs armes et s'apprête à liquider l'entreprise révolutionnaire. C'est pour connaître la situation exacte que Kyo et Tchen vont à Hankéou prendre contact avec les représentants de l'Internationale et arrêter les décisions qui vont en somme diriger leur destin sur une voie tragique.

En fait, les communistes n'avaient pas de raison d'être surpris. En 1926, dit M. Frohock, Borodine avait reçu l'ordre de ne laisser éclater le Kuomintang sous aucun prétexte. La politique de compromis avec Tchang était bien établie. La seule question était de savoir quand il la répudierait. Les leaders communistes de Shanghai connaissaient donc le danger. Mais, si Kyo et Katov en avaient été conscients, les possibilités tragiques de leurs personnages et du roman lui-même en auraient été diminuées d'autant.

On sait également que Chou En-laï aurait servi de modèle à Kyo. Ce n'est pas niable. Pourtant, contrairement à Kyo, Chou En-laï, lorsqu'il fut capturé, au lieu de s'empoisonner, faussa compagnie à ses geôliers, fila vers Hankéou, en repartit au moment où Tchang Kaï Chek nettoyait la ville de ses communistes et gagna Shanghai pour réorganiser le mouvement révolutionnaire. Cette souplesse fait sans doute de bons «activistes». Elle fait de mauvais héros tragiques.

Ce qui prouve, dit M. Frohock, et sans contestation possible, que Malraux ne peut pas être considéré comme le témoin des événements de Shanghai, c'est la version qu'il donne des débuts de l'insurrection. Dans son récit – et l'on n'a pas manqué d'en utiliser les effets dans la pièce actuellement représentée – il décrit une lutte sauvage d'une violence jamais égalée. Or, lorsque sonna l'heure H, les 600.000 ouvriers organisés sous la direction de Chou En-laï neutralisèrent la police qui n'opposa aucune résistance et s'emparèrent de la ville sans presque verser le sang. Le coup avait été si bien organisé que la violence avait été inutile.

Pour détruire définitivement la légende d'après laquelle Malraux aurait été mêlé de près ou de loin aux événements de Canton ou de Shanghai, M. Frohock a interrogé des personnalités américaines et françaises qui se trouvaient sur place à cette époque et consulté une quantité de livres et de journaux : rien ne permet de vérifier que Malraux soit allé à Shanghai avant 1931, c'est-à-dire quatre ans après les événements. Il pense qu'il a dû rendre «quelque service» aux communistes d'Asie mais il n'a trouvé son nom sur aucune liste des membres du comité du Kuomintang de Canton, alors que dans les biographies, on lui fait jouer un rôle important dans la révolution de Canton en 1926, en tant que directeur de la propagande.

Ce serait à partir de 1933, au moment où *La Condition humaine* recevait le Goncourt, que la légende Malraux serait née. On prit prétexte de *La Voie royale* qui, en dépit de certaines exagérations qu'on ne peut reprocher à un romancier, se présente comme une expérience vécue, pour laisser se répandre l'interprétation d'un Malraux, voyageur de la révolution en Asie. Il ne restait donc que peu d'efforts à faire pour présenter ses romans comme des reportages déguisés et non pas comme des fictions nées de son imagination tragique.

Tant que Malraux ne se sera pas expliqué clairement là-dessus, il est bien évident que la légende subsistera, sans que l'on sache exactement et dans quelle mesure il n'en est pas un peu le complice.